

CHAPITRE VII

Montfort fait entrer M^{lle} Brunet et M^{lle} Trichet dans sa communauté de l'hôpital; il donne à cette dernière un costume particulier. — Nouvelles épreuves; nouvel orage. — Montfort quitte Poitiers et va à Paris. — La Salpêtrière. — Misère extrême et apostolat du bienheureux dans la capitale. — Les ermites du Mont-Valérien. — Rappel et retour à Poitiers.

(1703-1704)

Après quelques mois d'absence, le saint prêtre était de nouveau réinstallé dans l'hôpital, où les difficultés s'étaient aplanies peu à peu. Son retour fut salué avec joie par les administrateurs et les pauvres, qui tous connaissaient d'avance son dévouement et sa vertu.

Sans négliger de poursuivre les sages réformes qu'il avait entreprises, il s'occupa avec une nouvelle ardeur et une attention toute spéciale de la congrégation naissante des *Filles de la Sagesse*.

Nous avons déjà vu précédemment qu'il en avait formé le noyau de quelques pauvres filles de service prises dans l'hôpital même. Mais l'occasion se présenta bientôt d'y introduire un nouvel élément de succès en leur adjoignant deux jeunes personnes du dehors unis-

sant aux fleurs d'une vertu peu ordinaire les fruits d'une éducation plus soignée.

L'une d'elles, M^{lle} Catherine Brunet, était orpheline. D'un caractère enjoué et quelque peu mondain, dans le principe, elle finit par subir l'ascendant de la sainteté de Montfort et se rendre à ses victorieuses exhortations. Le sage directeur la forma à l'école de l'humilité et de la croix au rôle qu'il lui destinait dans sa congrégation. Comme première épreuve, il la chargea de servir de guide à la supérieure qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était aveugle. Loin de se froisser de cet emploi humiliant pour une fille de son rang et de sa condition, la jeune novice se mit à le remplir avec docilité, simplicité et exactitude, et sans rien perdre pour cela de sa gaieté native.

« Mon père, disait-elle, vous nous avez donné une supérieure aveugle !... »

— Ma fille, répliquait Montfort, c'est pour que vous ne considériez pas quelle supérieure Dieu vous donne et que vous ne lui obéissiez que par amour, sans avoir égard à ses talents et à ses défauts. »

L'autre, M^{lle} Marie-Louise Trichet, nous est déjà connue, ainsi que ses aspirations à la vie religieuse. Mais Montfort, avons-nous dit, ne répondait point encore à ses instances. Un jour, impatiente de voir enfin ses vœux réalisés, elle s'en plaint de nouveau à son directeur :

« Que voulez-vous que je devienne ? lui dit-elle, où me retirer, pour obéir aux desseins de Dieu sur moi ? »

— Ma fille, répond-il aussitôt, venez demeurer à l'hôpital. » Cette parole, jetée comme au hasard, fut pour la jeune fille un trait de lumière.

Cependant son entrée à l'hôpital ne pouvait se faire sans de grandes difficultés à surmonter, soit de la part de sa famille, soit de la part des administrateurs eux-mêmes. La fermeté et la ténacité de sa résolution triomphèrent de tout : quelques jours après, Marie-Louise entra à l'hôpital, tout heureuse de prendre rang parmi les pauvres filles que le saint aumônier y formait à la vie religieuse.

Se donner à Dieu sans réserve fut dès lors son application journalière.

Montfort, en voyant cette âme si généreuse, si pure et si humble, ne craignit point de rompre en sa faveur avec la sévère casuistique de l'époque issue du jansénisme, concernant la participation au Sacrement de l'Eucharistie, et il lui permit la communion quotidienne. C'était un juste retour du don qu'elle faisait d'elle-même au Dieu qui est charité.

Le saint fondateur ne s'en tint pas là. Confiant dans la solidité de sa vocation, il voulut mettre enfin entre la jeune novice et le monde une barrière infranchissable. Laissons parler ici l'historien de la congrégation de la Sagesse :

Ma fille, lui dit un jour Montfort, *il m'est venu en pensée de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus d'aumône d'une personne de piété ; je veux les employer à cet usage.* Cette proposition dut surprendre un peu M^{lle} Trichet ; car elle comprit sans peine, par la dépense que l'on voulait faire pour le nouvel habit, que l'étoffe n'en devait pas être précieuse ni la forme bien élégante ; du reste, ce n'était pas ce qu'elle cherchait. Accoutumée à obéir, elle répondit avec humilité : « *Je le veux bien ; mais il faut que ma mère y consente.* —

Eh bien ! dit l'homme de Dieu, *allez lui demander son consentement.* »

Elle y alla et l'obtint.

Le saint missionnaire ne perd pas de temps ; il fait confectionner un habit en tout semblable à celui que portent encore les Filles de la Sagesse ; il le bénit, assisté d'un autre prêtre, le donne à la fervente novice, qui dans ce moment même devint *professe*, et lui dit en le lui présentant : *Tenez, ma fille, prenez cet habit ; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations.*

Cette cérémonie touchante et mémorable eut lieu le 2 février 1703, fête de la Purification de la sainte Vierge. A cette occasion, le saint fondateur voulut que Marie-Louise ajoutât à son nom celui de *Jésus*, qu'elle prenait pour son partage. *C'est ainsi*, lui dit-il, *que vous vous appellerez désormais.* Dieu sait si elle l'a toujours porté avec honneur et chéri de toute son âme, ce beau nom de *Marie-Louise de Jésus* !

Elle avait alors dix-neuf ans moins trois mois ; mais, malgré sa jeunesse, elle était déjà une femme forte selon Dieu ¹.

On le vit bien quand, obéissant à l'ordre de son directeur, elle ne craignit point de sortir de l'hôpital et de parcourir les rues de Poitiers sous ce nouveau costume, dont alors l'étrangeté frappait tous les regards. Ce fut un véritable assaut de plaisanteries, de railleries, d'insultes et de blâmes sans la moindre réserve. En voyant passer la nouvelle religieuse, les moins osés se

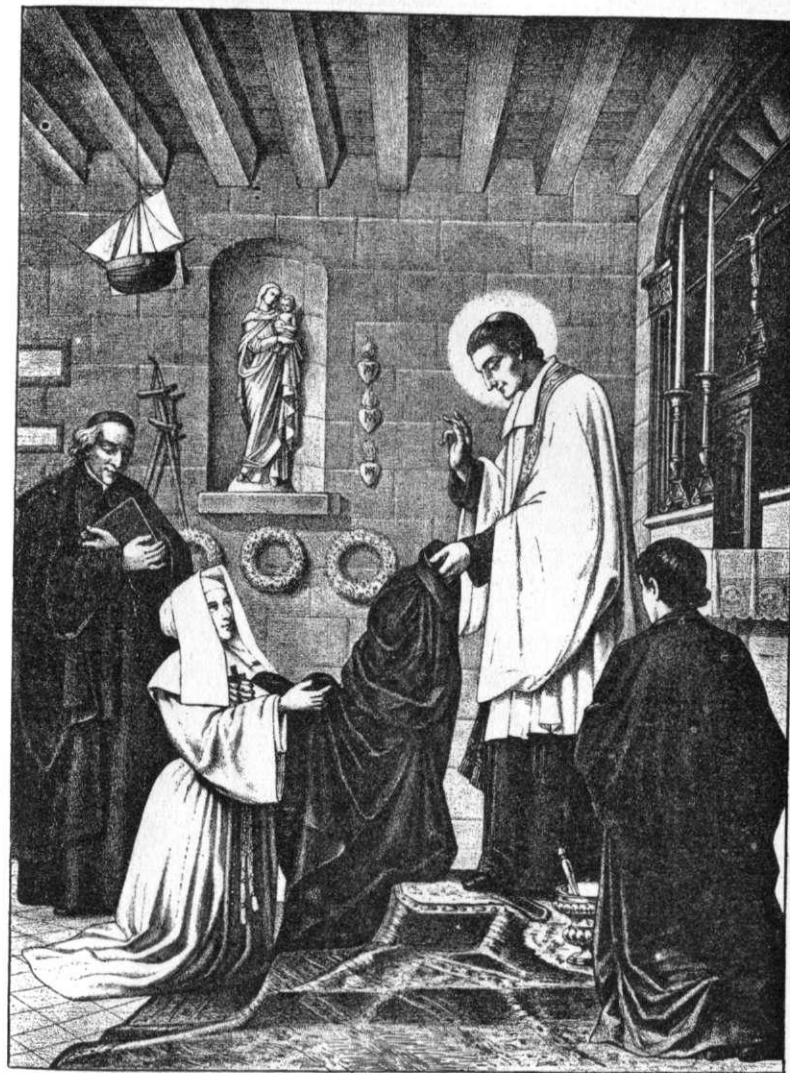
¹ *Histoire de la congrégation de la Sagesse*, par le R. P. Fontenau, de la Compagnie de Marie, p. 17 et 18.

contentaient de dire, en branlant la tête, que la fille du procureur avait pour sûr éprouvé un dérangement d'esprit ; et ils l'en plaignaient sincèrement. A tout cela la courageuse professe répondait par un sourire exprimant pour elle-même le contentement avec lequel elle savourait cette avanie, et pour les autres la pitié que lui inspiraient leurs réflexions si peu sensées et si peu chrétiennes.

Sa mère surtout en fut profondément blessée et humiliée. Elle se promit bien d'arracher ce vêtement à sa fille, de gré ou de force. Tout d'abord elle agit auprès de son mari qui, prenant la chose d'une façon plus calme et plus raisonnable, se délivra de ses importunités en disant qu'il avait donné son consentement. Sa plainte n'eut pas plus de succès auprès de M^{re} de la Poype, l'évêque de Poitiers. Celui-ci la réprimanda de vouloir détourner sa fille de sa vocation, et, s'adressant à la professe, lui dit ces paroles : *Ma chère fille, ne quittez pas cet habit*. Enfin elle s'en prit à Montfort lui-même et lui fit valoir, l'une après l'autre, toutes les raisons plus ou moins *déraisonnables* dont s'arment, en pareilles circonstances, les mères blessées dans leur autorité et leurs affections trop charnelles ; puis elle termina en disant qu'elle ne céderait à personne ses droits sur sa fille. *Votre fille, Madame*, répliqua aussitôt l'aumônier, *elle n'est plus à vous ; elle est à Dieu !*

Cette parole d'une fermeté sublime suffit à désarmer la pauvre mère. Et la victoire resta tout entière à Dieu et à son vaillant serviteur.

Cependant les animosités que son entreprise avait excitées contre lui étaient loin d'être apaisées. Le disciple faisait l'œuvre du maître ; rien d'étonnant qu'il



« Tenez, ma fille, prenez cet habit ; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. »

(Tableau offert par S. S. le pape Léon XIII à l'église du tombeau du B. Montfort.)

fût, comme lui, en butte à la contradiction. Au fur et à mesure que cette œuvre s'acheminait vers sa fin et semblait arriver bientôt à la réalisation de la pensée qui l'avait fait naître, le démon jaloux redoublait ses efforts pour la traverser en mille manières et anéantir les résultats obtenus. Non seulement il souffla partout le trouble, la haine et la discorde parmi ceux auxquels s'adressait le zèle de Montfort ; mais il l'attaqua lui-même directement dans sa personne. Ce qu'il devait faire plus tard d'une manière si effrayante contre le vénérable curé d'Ars, M. Vianney, il l'essaya, sans plus de profit, contre le fervent serviteur de Dieu et de Marie.

« C'était parfois, dit Grandet, comme une lutte corps à corps, et des plus terribles, entre lui et le malin esprit ; on l'entendit souvent crier à haute voix comme une personne qui se battait avec une autre. Une fois, entre autres, on le vit traîner par terre sans qu'on pût apercevoir la personne qui le traînait, et on l'entendit distinctement qui disait alors : *O sainte Vierge, ma bonne Mère, venez à mon secours !* »

Enfin le semeur de zizanie fit tant et si bien, qu'il obligea le serviteur de Dieu à lui abandonner, une troisième fois, le champ de bataille. Devant les difficultés toujours croissantes, Montfort prit donc le parti de quitter l'hôpital de Poitiers.

A ceux qui seraient tentés de l'accuser de versatilité et d'inconstance, en le voyant ainsi abandonner son œuvre, commencée sous les bénédictions de la croix, pour se porter à de nouvelles entreprises, nous donnerons une belle réponse que nous empruntons textuellement à M. de Clorivière :

« Le propre des hommes apostoliques, dit cet historien, est de ne point avoir ici-bas de séjour fixe et permanent. Ce sont des nuées légères qui, selon le mouvement qu'ils reçoivent d'en haut, vont porter tour à tour en différents lieux la fécondité et l'abondance. Souvent emportés par l'impulsion de l'Esprit-Saint, comme l'Apôtre le témoigne lui-même, ils vont, sans en connaître toujours la raison, où il plaît à ce divin guide de les conduire. C'est ainsi que l'on vit Montfort s'arrêter, pour ainsi dire, tout à coup, au milieu de sa course, pour reprendre la route de Paris où, parmi beaucoup de bonnes œuvres, il devait recueillir une ample moisson de peines et d'humiliations. »

C'était après les pâques de l'année 1703. Avant de quitter Poitiers il se concerta avec la sœur Marie-Louise de Jésus, l'encouragea à persévérer et lui renouvela l'assurance qu'elle serait un jour *filles de la Sagesse*. Pour le moment, ils convinrent ensemble qu'elle solliciterait son admission, comme novice, parmi les sœurs converses, dans la communauté des *Filles de Notre-Dame*, à Châtellerault ; puis il partit pour Paris.

A Paris, son attrait particulier, ou plutôt le besoin, le conduisit directement à l'hospice de la Salpêtrière, aux portes de la capitale. Ce qui semble confirmer cette dernière supposition, c'est la plainte à peine voilée qu'il laissa échapper dans une lettre adressée à sa fille spirituelle, quelque temps après son arrivée. *Je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul*, écrit-il ; *ceux que j'avais autrefois à Paris m'ont abandonné*.

Jamais peut-être, dans tout le cours de sa vie, Montfort ne ressentit plus vivement cette douleur morale que font aux âmes généreuses le délaissement

et l'abandon, et que l'auteur de l'*Imitation* a si bien nommée *l'exil du cœur*.

Là, comme à Poitiers, il voulut se mettre au service des pauvres et des malades ; mais le démon l'y poursuivit de sa haine et réussit à le faire passer, aux yeux des administrateurs, pour un brouillon et un novateur dangereux. C'est pourquoi, au bout de quatre ou cinq mois à peine, on lui signifia son congé.

Que va-t-il devenir, sans habitation, sans ressources, sans appui du côté des hommes, abandonné et rejeté par tous ? Il ne s'en préoccupe nullement. N'y a-t-il pas une Providence qui donne aux plus petits des oiseaux le vêtement et la pâture ? Comment laisserait-elle dans la détresse son enfant qui l'aime et se confie en sa maternelle bonté ? Par la charité des dames du Saint-Sacrement, la bonne Providence pourvut donc à sa subsistance, et elle lui fit aussi trouver un logement dans un misérable réduit, sous un escalier, dans le voisinage du noviciat de la Compagnie de Jésus, rue du Pot-de-fer. C'était tout ce qu'il lui fallait ; il n'en demanda pas davantage.

« Un vaisseau de terre, une pauvre couchette, des vêtements usés, un bréviaire, un crucifix, une image de la très sainte Vierge et des instruments de pénitence composaient tous ses meubles. Un mendiant de profession aurait eu de la peine à demeurer dans un endroit si obscur et si malsain ; mais ce véritable pauvre de Jésus-Christ s'y trouvait mieux que dans les plus beaux palais... Dieu se plut à y favoriser cette âme pure de ses plus intimes communications, et la douceur céleste qu'il y goûtait fit douter quelque temps au serviteur de Dieu s'il ne ferait pas mieux de préférer le repos

de la contemplation aux travaux d'une vie active et tout employée au salut des âmes ¹. »

C'est de ce réduit obscur que Montfort écrivit à Marie-Louise de Jésus les deux lettres les plus admirables qui soient tombées de sa plume ².

Sa soif infatigable de croix et d'humiliations, son désir de la divine sagesse, lui inspirent, dans ces pages, des soupirs et des élans qui tiennent à la fois du lyrisme et de l'extase de l'amour. Et qu'on ne vienne pas dire que ce n'était, de sa part, qu'une sorte d'amour platonique et sans fondement réel ; car, — le fait est constaté par tous ses historiens, — il n'est aucun genre d'épreuves et de souffrances auquel il n'ait été soumis durant ce séjour qu'il fit dans la capitale. On le calomnia de toutes manières ; sa dévotion, ses prédications même, furent tournées en ridicule. Mais le serviteur de Dieu, comme l'Apôtre, *surabondait de joie au milieu de ses tribulations*.

Se voyant rebuté par les auditoires habitués des églises et des chapelles, il se mit à évangéliser les pauvres, les petits, les abandonnés. « Son zèle, raconte l'abbé Blain, son ami, le portait à tout ce qui était de rebut : il courait après les petits Savoyards, les ramoneurs, les gueux et les misérables ; et, après les avoir rassemblés, il leur distribuait le pain de la divine parole, attentif à se mouler en tout sur son divin modèle, Jésus-Christ, qui n'a guère eu pour disciples et auditeurs que des pauvres et des gens du commun. »

¹ De Clorivière, p. 89-90.

² Elles ont été retrouvées par M. l'abbé Pauvert, qui les a insérées dans son histoire du Bienheureux.

Le zélé missionnaire aurait voulu jeter les fondements d'une société de prêtres décidés à l'aider dans son œuvre d'évangélisation ; il y songea sérieusement alors et fit même quelques tentatives dans ce but. Mais les circonstances lui étaient par trop défavorables : ses amis eux-mêmes refusèrent de le suivre dans cette voie, et il dut remettre à plus tard l'exécution de son projet.

Pour le consoler de cet abandon universel, la Providence le tira de son obscurité et lui fit confier une mission difficile et délicate dont il s'acquitta à la satisfaction de tous les intéressés.

Il s'agissait de ramener l'ordre et la discipline parmi les ermites du Mont-Valérien, en rupture avec leurs règlements et devenus ingouvernables.

Le recueillement habituel du saint prêtre, son esprit d'oraison, ses mortifications excessives, plus encore que ses exhortations, touchèrent les rebelles et triomphèrent de leur obstination. Ces solitaires réputés si austères, dit M. Blain, ne paraissaient plus l'être devant lui ; car à toutes leurs pénitences il ajoutait encore les siennes. En le voyant, à peine couvert d'une pauvre soutane usée, rester des heures entières immobile et à genoux dans leur chapelle, malgré le froid d'un hiver des plus rigoureux, ils ne purent résister plus longtemps à l'appel de la grâce ; tous rentrèrent dans le devoir ¹.

¹ Le mont Valérien, au sommet duquel Louis-Philippe et M. Thiers ont construit l'un des forts les plus redoutables de la capitale, possédait jadis un *calvaire* monumental, cher à la piété des Parisiens, et un *chemin de croix* dont les stations étaient marquées par autant de chapelles où les scènes de la passion étaient représentées par des figures de grandeur na-

C'est au beau milieu de ces succès apostoliques de Montfort au mont Valérien, que deux lettres consécutives furent écrites par M^{re} de Poitiers à M. Leschassier, supérieur de Saint-Sulpice, pour réclamer le saint prêtre, au nom des pauvres de l'hôpital. Ces deux lettres, restées sans réponse, ne lui furent pas communiquées ou s'égarèrent peut-être en route. Enfin, une longue et touchante supplique, écrite dans le même but par les pauvres eux-mêmes, réussit à faire sortir de sa réserve le grave supérieur de Saint-Sulpice.

Comment, en effet, eût-il pu résister à des supplications comme celles-ci, qu'on dirait écrites avec des larmes ?

« De l'hôpital général de Poitiers, ce 19 mars 1704.

« Monsieur,

« Par la passion et la mort du bon Jésus,

« Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignon. Hélas ! Mon-

turelle. Pendant sa mission chez les ermites, le B. Montfort aimait à parcourir ces stations, et il y conçut très probablement le dessein du monument similaire qu'il entreprit plus tard dans la lande de Pontchâteau, au diocèse de Nantes.

Nous ferons remarquer que le calvaire et les chapelles stationnelles du mont Valérien ont été érigées à l'imitation du monument de Bétharram, au XVII^e siècle, et par le même personnage, un saint homme nommé Hubert, charpentier de son état. Il y a donc une corrélation et une tradition intéressantes entre les *trois célèbres calvaires* de Bétharram, du mont Valérien et de Pontchâteau.



Le Bienheureux méditant sur la croix.

(D'après une statue.)

sieur, nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes ; car pour le bien de ce monde, ce n'est pas ce qui nous inquiète, la Providence fournit à nos besoins... Le démon n'en veut qu'à nos âmes, et, pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échoir l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes au bon Jésus... Nous voyons tous les jours que l'édifice qu'il avait commencé, pour n'être pas assez affermi, se va détruisant petit à petit... Mon très cher Monsieur, nos besoins pressants ne toucheront-ils point votre cœur qui aime Dieu et sa gloire et le salut des âmes ? Quel grand bien vous ferez de nous envoyer notre ange ! Vous en aurez une grande gloire dans le ciel. Les pauvres sont toujours méprisés et on n'écoute point leurs humbles demandes. Nous le demandons bien à notre illustre et révérendissime évêque, qui nous a dit qu'il l'avait demandé deux fois ; les grands n'aiment point à être refusés, et, pour cela, il faut que l'intérêt de Dieu soit mis en oubli !... Pardon, mon bon Monsieur, de la hardiesse que nous prenons : c'est notre indigence de toutes manières qui nous fait vous importuner, et les grandes peines que nous avons... Enfin, mon Dieu, pardonnez-nous nos grands péchés qui nous ont attiré une pareille disgrâce. Si nous pouvons une fois le ravoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu, et le priérons, Monsieur, de vous conserver et augmenter ses bénédictions et la persévérance finale.

« Les pauvres de Poitiers. »

De pareils accents ne pouvaient manquer de trouver le chemin du cœur de Montfort.

Après un an d'absence, il reprit donc, en pèlerin toujours, la route de Poitiers, et y arriva dans la dernière quinzaine du mois de mars 1704.

CHAPITRE VIII

Le B. Montfort rentre à l'hôpital de Poitiers pour en sortir définitivement quelques mois après. — Le missionnaire, son but, ses moyens; observations générales sur ses missions.

(1704)

Plus encore que la première fois, la rentrée de Montfort à l'hôpital de Poitiers fut un véritable triomphe. Des feux de joie témoignèrent au saint prêtre du bonheur que ses chers pauvres avaient de le revoir.

Quant à lui, il leur apporta, comme auparavant, ses services désintéressés, son dévouement sans réserve, son zèle vraiment sacerdotal pour leur bien spirituel et temporel, en un mot, tout son cœur.

Comme la charge de directeur était devenue vacante, on la lui offrit. Il l'accepta, dans l'espoir de pouvoir faire plus de bien et avec plus de liberté, et il cumula ainsi les fonctions d'aumônier et de directeur de l'établissement.

L'un de ses premiers soins fut d'y rappeler Marie-